BRULOT
DES TITRES DE NOBLESSE.

SENTIMENT de *Corneille Agrippa*, sur les Nobles ; des Ennoblis de M. *Lambecs*, &c. &c. &c.

ENTERRÉS SANS ESPOIR.

ENFIN, il est tombé sous la hache de la liberté, cet arbre féodal devant lequel s'extasioit le très-féodal président de Montesquieu. Ce chêne orgueilleux, enfant du hasard, né sans culture, ne produisoit dans le tems de sa vigueur, que des fruits amers & empoisonnés; son ombre funeste frappoit de stérilité tous les végétaux d'alentour. Dans sa décrépitude, ses branches menaçantes & dépouillées de verdure, affectoient tristement les regards : elles ont laissé voir leur tronc pourri, repaire d'oiseaux de proie ou d'insectes venimeux & destructeurs. Son existence inutile, malfaisante, contrarioit un vaste plan d'amélioration : sa chute a été décidée, & l'arbre est tombé avec fracas, aux cris affreux des hiboux & des chauve souris, qui regardoient cet asile comme leur patrimoine.

Telle est l'image de la noblesse, de son régime funeste & de sa fin tant désirée. Les princes, les ducs,

les comtes, les marquis, les barons, n'existeront plus que pour le passé. Ces qualifications, aussi insolentes que vagues & indéterminées, depuis long-tems n'exprimoient rien, si ce n'est les différens degrés d'un orgueil chimérique, & des moyens plus ou moins puissans de s'approprier une partie de l'autorité royale, & de la faire servir à ses intérêts. Depuis plus de huit cens ans, les fonctions qu'exprimoient ces vieilles dénominations ne sont plus exercées, il n'en est resté que les noms (1) : & on n'avoit jamais tant vu de ducs, de comtes & de marquis que depuis que réellement il n'en existoit plus. Le cardinal Mazarin, qui faisoit le mal en connoissance de cause, créa, sous son ministere, un très-grand nombre de ducs : il ne falloit que savoir solliciter ; & le plus petit hoberau devenu duc, j'en ferai tant, disoit-il, qu'il sera aussi honteux d'être duc que de ne l'être point.

Depuis deux ou trois siecles, l'argent, l'intrigue, les complaisances infâmes pour les rois, ont donné la noblesse à une grande partie de nos ci-devant nobles d'aujourd'hui : quant au petit nombre de ceux dont la race remonte à des temps plus éloignés, leur source n'en est pas plus pure. Pendant près de sept siecles, ce qu'on appelloit la noblesse la plus illustre, n'étoit composée que de brigands, d'incendiaires, d'assassins ; & je crois qu'il n'est aucun ci-devant haut & puissant Seigneur de France qui puisse se vanter de n'avoir pas eu parmi ses ayeux des voleurs de grand

(1) Et les comtes, ainsi nommés du mot comité, accompagnoient le roi à la guerre, les ducs commandoient les armées. les marquis étoient chargés de défendre les frontieres d'un pays.



chemain ; je n'en excepte pas la maiſon de Bourbon : on a même vu les freres de nos rois, non pas ſeulement voler le tréſor royal, mais auſſi voler les marchands ſur les chemins.

Si quelqu'un veut devenir gentilhomme, dit Corneille aggripa, qu'il devienne chaſſeur ; après, qu'il ſoit ſoldat mercenaire, & ſe loue pour tuer les hommes : c'eſt une vraie vertu de gentilhomme.... celui qui n'eſt propre à faire ces choſes, achete la nobleſſe à beaux deniers comptants ; car elle eſt à vendre auſſi bien. S'il n'eſt pécunieux, qu'il ſe mette à complaire, & flatter les rois & princes, & diſe toujours : oui, ou ſe pouſſe par quelque autre méchanceté & fraude de courtiſan ; qu'il ſerve de courier & porte-meſſage aux principales putains de la cour, ou proſtitue ſa femme ou ſes filles à quelque prince, ou lui-même trouve moyen de ſervir de ſa perſonne aux appetits des dames, ou épouſe quelque putain royale ou leur batarde ; voilà le ſouverain dégré de nobleſſe ; car par ce moyen on eſt incorporé, enrôlé. Agrippa, qui écrivoit au quinzieme ſiecle, ſemble nous retracer ici le tableau de la cour du dix-huitieme : il n'étoit pas courtiſan, & connoiſſoit bien les nobles de ſon temps.

Et vous nobles d'ancienne race, & vous nobles par argent, nobles par ſcroqueries, nobles par cruautés, par infamie, par brigandage, nobles par hentation, & vous tous, tueurs, affronteurs, fouleurs d'hommes, proxénéres, valets, gentilshommes, pages & catins de la cour ; baiſſés la tête & regardez votre honteuſe origine : vous êtes nés de la boue de la ſociété, & vous ne vous êtes diſtingués des autres hommes que par vos crimes, par l'inſolence de vos prétentions & de vos actions, par votre longue ignorance, votre abſurde fierté & vos brigandages. Votre hiſtoire, fouil-

lée à chaque page par les plus horribles forfaits, n'offre par-tout que le tableau de vos crimes.

La nation fut pendant plus de douze siecles, divisée en deux parts; l'une, opprimée & productive, fut celle du peuple; l'autre, oppressive & toujours destructive, fut celle de la noblesse. Vous vous dites la force de la nation & l'appui du trône, & vous avez été continuellement les ennemis des peuples & des rois. Par l'absurdité du régime féodal, vous avez introduit la barbarie en France, éteint les lumieres de la raison, de l'esprit, détruit le commerce & l'agriculture, depeuplé les campagnes, & couvert plusieurs fois les sols incultes de la France du sang de ces habitans. C'est vous qui avez assassiné les rois, ou armé de poignards la main de quelques imbeciles assassins; c'est vous qui, par des efforts continuels, avez mis cent fois le trône & la monarchie à deux doigts de sa perte; c'est vous qui dans tous les tems avez osé assassiné le peuple. Je rougis de le dire, je rougirois d'être français, si je ne savois pas qu'on doit considérer la noblesse, comme ne faisant point partie de la nation, dont elle a toujours été l'ennemie; je rougirois dis-je d'avouer que parmi des milliers de nobles, qui lors du massacre de la St. Barthelemy, gouvernoient les villes ou les provinces de France, à peine s'en trouvât-il quatre qui refuserent d'être les complices d'obéir aux ordres d'une cour composée des lâches & d'infâmes scélerats, qui refuserent d'assassiner les citoyens, que par leurs fonctions ils étoient chargés de protéger. S'il est glorieux de descendre d'un homme célébre par son génie, par ces découvertes utiles à l'humanité; il est honteux de descendre de vils courtisans, de meurtriers, de voleurs de grand chemin; il est honteux de descendre de la noblesse,

dont l'origine devient plus impure suivant quelle est plus ancienne.

Si l'on traité ainsi le bois verd, comment traiteroit-on le bois sec ? si je traite ainsi la noblesse de race, comment traiterai-je ces marquis faits à la hâte, ces zelateurs, ces fanatiques, ces acheteurs, ces poursuivans de la noblesse, qui tomboient chaque jour aux piéds de cette vieille idole pourrie, & lui rendant un culte superstitieux, aspiroient ardemment à l'honneur insigne d'être tant soit peu gentilhomme ? Comment traiterai-je ces généalogistes qui s'extasient devant un écusson gothique & bisarre, & qu'ils trouvent admirables ces mots barbares, debandes, barres, écartelés, brisés, gueules, sinople. S'ils se pâmoient d'aise devant un parchemin ratiné, & qui croyent fermement que des tels chiffons valent beaucoup mieux que le génie, que les talens & que la vertu. Comment dois je traiter ces petits gentilhatres descendans des domestiques, ou des valets de quelques haut barons, de ces hobereaux de campagne faiseurs de livres aussi, orgueilleux qu'ignorans.

Nés pour chomer, & pour ne rien savoir ?

Enfin de ces petits racrocheurs de noblesse, de ces impudens escrocs de titres & de noms, comme un marquis de Rivarol, un comte de Montlausier, un marquis de Champrenet, & vile & sotte canaille, sacrifiant la raison, l'equité, la vertu, l'élevation de l'ame, pour aller se prosterner, ramper autour d'un fantôme hideux, puant & ridicule, reste honteux de notre ancienne barbarie. Pauvres êtres ! je vous plains ;

Car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.

Le décret qui vous enleve vos titres & vos noms empruntés vous désole ; ils vous tenoient lieu de talens & de vertu ; vous étiez fretillans, insolens, roués, comme des marquis de la cour, il faut renoncer à tout cela mes petits amis.

Allons, saute marquis.

Vous ne payez point vos detes, à cause de votre noblesse, marquis de Rivarol & autres vos confreres. Vous vous vantiez d'être recherché par-tout, de ne diner jamais chez vous, parce que lorsque vous ne diniez pas chez les autres, vous ne diniez pas du tout. Vous éblouissiez le monde avec des bijoux, des habits qui faisoient toute votre gloire ; mais c'étoit une gloire empruntée. Il faut renoncer, marquis, à tant d'éclat. Encore un coup,

Allons, saute marquis.

Sautez ducs, comtes, vicomtes, vidames, barons, frippons, chevaliers, écuyers ; sautez présidens, conseillers, grand prévots, cardinaux & abbés, sautez toute la noblesse en l'air.

Je vois d'ici ce vieux Charles Eugene de Lorraine, qui n'a pour toutes vertus que la vertu superstitieuse, que les sots attachoient autrefois à ces vieilles reliques en parchemin ; Je le vois se renfrogner à la lecture du décret qui le déclare, ni prince ni noble. Il jure, il se demene, parle du sang illustre qui coule dans ses veines, prend son grand sabre de hussard, menace de son courage les patriotes... Ah ! vieux pandoures, tu as l'air méchant comme le valet de carreau. Vil rejetton d'une race odieuse à la France, les citoyens méprisent ton nom comme ton courage. Sais-tu quel

eſt le courage d'un ſoldat patriote, qui combat gratuitement pour ſa liberté & celle de ſes concitoyens? Sais-tu quel eſt la nobleſſe d'ame d'un citoyen qui n'a de maître que les lois? Tu n'as jamais combattu pour la liberté, mais toujours contre elle; jamais gratuitement, mais en eſclave ſoumis des deſpotes, mais en vil ſtipendiaires. Le citoyen de la plus humble profeſſion, qui donne ſon temps, & expoſe ſa vie & ſa ſanté au ſervice de ſon pays, ſans rétribution, comme font toutes les gardes-nationales de France, ce ſont les braves Marſeillais qui ont donné l'exemple à l'univers, avoue que le citoyen qui ſert ainſi ſa patrie, eſt plus noble, plus généreux que toi, Mercenaire, ci-devant prince & ſabreurs des Tuileries, qui n'a de patrie que la cour, & qui ne ſers que qui te ſalarie.

Et toi fréluquet Baſile Merle, ci-devant d'Ambert, colonel de Royal-la-Marine.

Voilà ce que tu répète ſans ceſſe:

Oublions juſqu'à la trace
De mon procès ſuſpendu;
Je ſais bien qu'on m'a fait grace,
Sans cela j'étois pendu.

Parlons de ce beau Reynaud, qui avoit eſſayé depuis peu de ſe faire comte de Montlauſier. Il eſt bien douloureux, après avoir eu le courage de tromper le public ſur ton état, de n'avoir pu jouir que pendant un an ſeulement du glorieux fruit de ton innocence & noble fourberie. Tu ſuivois les traces de Demande, ci-devant Demandolx, petit-fils d'une marchande de chiffons & de vieux fers, & tous ces nobles, robins, calotins, qui ont ſigné la proteſtation aux Capucins ſur les biens du Clergé, eux qui ſont ſi dévots & qui s'allarment ſi fort pour la religion, en faveur de laquelle vous parlez avec tant d'énergie, ſur-tout Maury, académicien

Tespartle

& prédicateur du Roi, &c. &c. qui a presqu'autant de titres que l'abbé Rey, de vertueuse mémoire, a laissé percer son caractere à travers le masque de ses dignités. Il semble que tout ce qui est juste & raisonnable, blesse ce boute-feu. Il fit dernièrement l'éloge du blason, & parla de la nécessité de conserver les armoiries des ci-devant nobles. Un député, qui s'est rappellé que ce défenseur de la noblesse étoit fils d'un cordonnier de Volzeas, a dit : je consens que M. Maury conserve les armes de sa famille. Quelqu'un a répliqué : il les porte toujours à ses pieds,

Si j'étois confesseur de la plûpart de ces nobles, je leur ordonnerois pour pénitence de publier leurs généalogies, dans laquelle ils trouveroient facilement de quoi exercer leur humilité chrétienne.

AMEN.